

A Norwich, à l'aéroport, je louai une Ford Focus, la seule automatique qu'ils avaient. "Est-ce que vous avez déjà effectué des locations chez nous, monsieur Unger?" Elle avait la beauté fade de beaucoup de femmes dans cette partie du monde – les

Tommy Wieringa

La maison engloutie

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par David Goldberg

mêmes cheveux blonds, fins. Je n'étais pas dans leur ordinateur, elle a recopié mon passeport et mon permis de conduire et me les a rendus sur le comptoir. "Et la clef, bien sûr, sinon, nous n'irons pas très loin..."

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ludwig Unger revient dans une station balnéaire de la côte est de l'Angleterre, un village où il a vécu son adolescence dans une maison construite au bord de la falaise et engloutie depuis par l'Océan.

En écho à la beauté de ces lieux érodés par les vagues, Ludwig revoit l'époque partagée avec sa mère, une star du porno des années 1970, dont il ne découvrit la profession que tardivement. Une mère hors normes, fascinante et repoussante à la fois qui, dès l'enfance, l'entraîne d'Alexandrie aux Pays-Bas, de l'Angleterre à la Californie et de l'Autriche à la République tchèque. Une vie d'errance pour un duo étrange, soudé par une relation fusionnelle, dévorante et haineuse, hantée depuis toujours par l'absence du père. Alors que, vieillissante mais toujours aussi belle, l'actrice est de nouveau sollicitée par un producteur, Ludwig la rejoint dans un hôtel californien. Troublé par le cynisme du milieu cinématographique, le jeune homme s'éloigne, erre dans la ville et – contre toute attente – traverse une aventure inoubliable, une histoire d'amour qui le conduit soudain sur les traces de son père, un artiste nihiliste dont le travail est exposé dans une galerie de Los Angeles, et sur la piste duquel il s'élance.

Roman de formation, récit d'une passion dévorante, ce livre retrace avec brio le destin d'un enfant de 1968. A travers les prismes révélateurs de l'art contemporain et de la pornographie, Wieringa saisit avec acuité les dérives et les mirages des dernières années, sans jamais cesser de nous émouvoir.

“LETTRES NÉERLANDAISES”

série dirigée par Philippe Noble

TOMMY WIERINGA

Historien de formation, écrivain de voyage et romancier, Tommy Wieringa est né en 1967. Auteur de quatre romans, il connaît un succès extraordinaire auprès du public néerlandais : certains de ces livres ont dépassé les trois cent mille exemplaires.

DU MÊME AUTEUR

TOUT SUR TRISTAN, Alteredit, 2003.
JOE SPEEDBOOT, Actes Sud, 2008.

Titre original :

Caesarion

Editeur original :

De Bezige Bij, Amsterdam

© Tommy Wieringa, 2009

© ACTES SUD, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00879-6

TOMMY WIERINGA

La Maison
engloutie

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par David Goldberg

ACTES SUD

Pour C., chiffre porte-bonheur.

*Qui est son père, demandai-je, et
qui sa mère ?*

PLATON, *Le Banquet*.

ÉROSION

A Norwich, à l'aéroport, je louai une Ford Focus, la seule automatique qu'ils avaient.

“Est-ce que vous avez déjà effectué des locations chez nous, monsieur Unger ?”

Elle avait la beauté fade de beaucoup de femmes dans cette partie du monde – les mêmes cheveux blonds, fins. Je n'étais pas dans leur ordinateur, elle a recopié mon passeport et mon permis de conduire et me les a rendus sur le comptoir.

“Et la clef, bien sûr, sinon, nous n'irons pas très loin...”

Elle me faisait penser à cette fille que j'avais vue aux environs de Bunyans Walk – j'avais entendu un bruit, je m'étais écarté du chemin ; sur le sol souple de la forêt, je l'avais vue, chevauchant un vieil homme qui, lui, ne bougeait pas. Le pantalon à moitié retiré, il la contemplait d'un œil vitreux, apeuré – ses seins qui montaient et qui descendaient, son visage en feu. Les langues télescopiques des fougères étaient déroulées.

Je pris la clef de ses mains. Ongles étincelants d'ivoire.

J'avais quitté les Pays-Bas à cause du message reçu ce matin.

“Un télégramme, m'avait annoncé la réceptionniste de l'hôtel *Pulitzer*. Pour vous.”

*Warren décédé.
Enterrement lundi 2 mars.
Catherine*

En faisant ma valise, j'imaginai Catherine remuant ciel et terre, à la poste, pour envoyer un télégramme ! Dans son monde, on ne faisait pas savoir la mort par téléphone. Warren n'aurait pas voulu non plus, pour rien au monde – il aurait insisté gentiment mais fermement... Quand je les appelais, à l'époque où nous étions encore voisins, ils mettaient un temps fou à décrocher, stupéfaits – *Mais qu'est-ce que c'est que cette chose qui sonne là-bas dans le couloir ?*

J'avais glissé dans un sac en plastique l'urne en bronze contenant les cendres de ma mère, que je transportais depuis quelques mois. Dans la valise, je l'avais emmitouflée à l'intérieur de deux sweat-shirts.

La Ford sentait le neuf. *CONDUISEZ À GAUCHE*, disait l'autocollant sur le tableau de bord. Je quitte Norwich pour me diriger vers le Suffolk.

L'impression de sécurité en roulant dans les chemins creux, hautes haies de part et d'autre. Je ratai la sortie, Alburgh était mal indiqué. Pas tellement de lumière sur les routes dans cette partie du monde. Juste avant l'agglomération d'Alburgh, je tournai. Je me retrouvai sur Flint Road, des gravillons et des nids-de-poule plein la route. Dans la lumière glacée des phares, je vis des lapins lents et malades. Les pneus crachaient des fontaines de boue. C'était la route qui reliait entre elle les dernières maisons de Kings Ness. *Kings Ness !* Colline glorieuse où nous avons tenu bon jusqu'à la fin !

Un choc sourd contre le garde-boue arrière. Le coup de grâce pour un lapin myxomateux.

Je garai la voiture devant le numéro 17. La porte d'entrée accrochait. J'enlevai mes chaussures et les posai dans le vestibule sombre. Je frappai doucement avant d'ouvrir. Un flot de lumière, des femmes autour de la table de la salle à manger. Catherine assise au bout, les autres, les filles irlandaises qu'elle avait eues de son premier mariage. Elles étaient quatre.

“Mon grand, tu es enfin là.”

Elle bondit comme un rivet qu'on redresse et me serra dans ses bras tel le fils prodigue. Je me tenais là, le nez dans sa chevelure odorante, sous le regard de ses grosses filles.

“Catherine...”

— Ça va, mon grand, ça va.”

En chaussettes sur le lino, je passai devant les filles, leur serrant la main, leur présentant mes condoléances pour leur beau-père. Et me retrouvai avec un verre de whisky dans les mains.

“Glenfiddich, fit l'une d'elles, le seul que j'aie pu avoir en *duty-free*.”

Elles me regardaient boire. Je m'étais toujours tenu à distance, à l'époque, quand elles venaient d'Irlande voir leur mère. Je pensais qu'elles me feraient du mal dès que les gens auraient le dos tourné, qu'elles me pinceraient ou me feraient des chatouilles jusqu'à me faire éclater en sanglots. Je n'étais qu'un voisin, mais comme Catherine semblait ne faire aucune différence entre moi et ses enfants, cela les rendait jalouses, imprévisibles. Elles vivaient toutes griffes dehors.

De temps en temps, l'une d'elles se penchait et se mouchait bruyamment dans un Kleenex. Par la fenêtre, je voyais les lumières d'Alburgh. Catherine me sourit.

“Warren a demandé après toi. Il se demandait si tu allais venir. Tu sais, on a eu du mal à te joindre, mon grand. Promets-moi de ne plus jamais disparaître comme ça.”

J'étais touché qu'il ait eu une pensée pour moi sur son lit de mort. Le genre de choses qui se mérite... Et je n'étais pas sûr de le mériter.

“Ta mère, fit Catherine. C'est dur pour toi. J'ai reçu ta carte.

— J'ai trouvé qu'il fallait que je vous en informe.

— Ça fait combien de temps, déjà ?

— C'était en mai. Bientôt un an, déjà.

— Si jeune... Beaucoup trop jeune.”

Ses filles nous regardaient. Je me demandai si elles s'étaient déjà reproduites, avaient déjà augmenté le nombre d'objets volumineux de par le monde. Il y en avait deux penchées l'une vers l'autre qui chuchotaient dans cette gutturale langue gaélique. Une autre nous versait à boire.

“C'est un pays de païens, ici, reprit Catherine. Ils voulaient garder Warren dans le centre funéraire. Il fallait qu'on prenne rendez-vous pour le voir ! Ensuite ils l'ont préparé. Nous, on garde nos proches chez nous, à la maison, jusqu'au dernier jour. Et puis après, on fait de la musique et on boit.”

Une expression de dégoût vint sur son visage.

“Ils sont tellement *froids*, ces Anglais.

— Des païens”, reprit l'une de ses filles.

De la table, dans un tiroir, Catherine sortit une seringue et un flacon et se prépara une dose d'insuline. L'une des filles se leva, Catherine releva légèrement son pull et lui montra où faire la piqûre.

“C'était Warren qui suivait ma glycémie, il la notait dans un cahier. La moindre fluctuation se voyait aussitôt. C'est à moi d'apprendre tout ça toute seule, maintenant. Comme une enfant.

— Tu y arriveras, fit l'une des filles. Nous t'aiderons.

— Est-ce que tu veux voir Warren ?”

Je fis non de la tête.

“Je préfère demain matin. Je serai préparé.”

Le bouchon de whisky qui racle en se fermant. Le *single malt* me brûlait l'intestin, dans ma bouche anesthésiée se pressaient maintenant les questions sur la falaise, sur ses habitants, sur les dommages qu'avait causés la tempête. L'érosion qui jamais ne s'arrête.

Au bout de la jetée, à Alburgh, là où accostaient jadis les vapeurs de la Bell chargés de vacanciers londoniens, deux pêcheurs à la ligne se penchaient par-dessus la rambarde. Ils avaient plusieurs lignes à l'eau. En bas, les pilastres baignaient dans des flots gris plombé, la mer était froide comme un cadavre.

De cet endroit, on voyait bien le travail de titan accompli par Warren Feldman, et on voyait aussi que la mer avait déjà pour une grande part effacé le résultat de ses efforts. Sur environ un kilomètre, il avait fait ériger une digue de tourbe, de terre et d'argile – elle faisait quatre mètres de haut, contrastant sombrement avec le sable jaune de la falaise bien plus haute de Kings Ness à laquelle elle s'adosait. Un primitif ouvrage de défense contre l'érosion. De mémoire d'homme, en ces lieux, la mer avait gagné sur les terres, pendant les tempêtes, quand la mer du Nord déchargeait toute son énergie sur les falaises de l'Est de l'Angleterre. Au loin, à l'extrémité nord de Kings Ness, se dressait la maison de John et Emma Ambrose. Il aurait suffi d'une pichenette pour qu'elle aussi soit entraînée dans l'abîme.

Ma mère et moi connaissions cette sensation de *chute* qui va de pair avec le fait d'habiter au bord du gouffre. Les habitants de la cité médiévale de

Castrum la connaissaient aussi, cette sensation ; les eaux n'avaient pas arrêté de les repousser vers l'ouest. La mer se répand à présent là où s'étendait la cité, Castrum n'existe plus, son nom résonne tel celui de l'Atlantide. Elle a perdu son combat contre la mer du Nord qui, tempête après tempête, bouchée après bouchée, l'a engloutie. La frontière occidentale de la cité disparue s'est déplacée jusqu'à Kings Ness. Comme si nous, les gens de Kings Ness, étions les derniers survivants de Castrum – les derniers Atlantes. Notre maison elle aussi, cette nuit-là – il y a si longtemps maintenant –, est allée rejoindre le plan en ruine de Castrum, lequel s'étend à environ trois miles à l'est, au fond de l'océan, visité seulement par les plongeurs et les animaux marins.

A l'entrée de la jetée, le salon de thé était ouvert ; la salle des machines à sous et les boutiques de souvenirs étaient fermées, un papier sur la porte indiquait qu'elles le resteraient jusqu'au samedi 21 mars.

Sur le parking, les cabines de plage avaient été mises à l'abri pour l'hiver. Un village fantôme retiré en lui-même. En mai, quand les tempêtes étaient finies, on les déposait, long ruban coloré, sur la plage d'Alburgh.

Par l'escalier ménagé dans la digue de béton, je descendis jusqu'à la plage, presque entièrement recouverte par la mer. J'empruntai la bande étroite de sable entre falaise et mer pour rejoindre l'extrémité nord de Kings Ness. La falaise était friable, sablonneuse, pas comme les falaises crayeuses du Sussex. Ici, l'érosion était même causée par le vent – l'été, quand le vent d'est soufflait, il arrivait que des tonnes de sable et de gravier se retrouvent sur la plage. Les hirondelles de rivage qui

nichaient sous le bord achevaient d'entamer sa surface.

Cela faisait longtemps qu'on n'avait pas entretenu la digue, de gros morceaux avaient été emportés. Sur la mer, la couverture nuageuse s'ouvrit, trou dans le firmament gris, scintillements des flots loin de la côte, comme si des dauphins d'argent y sautaient. Soudain, je me souvins d'avoir cru, autrefois, à des vaisseaux de lumière fantômes qui passaient sous l'horizon, à l'antique dieu de la mer, couvert de coquillages, se dressant face au rivage. Encore submergé par ce souvenir, je voyais se refermer le trou dans les nuages, et tout replonger dans la grisaille d'un printemps qui ne venait pas.

C'est ici que se dressait notre maison, dix mètres au-dessus du niveau de la mer. Je le vis à cause des raccordements interrompus, qui dépassaient de la falaise, au gaz, à l'eau et à la lumière. Tuyaux rouillés ; défense antiaérienne pointée sur une mer vide.

Je m'en allai. Sous mes pieds, un lit de galets crissants. Si on prenait la peine d'arpenter la plage des heures durant, la tête baissée, on pouvait trouver entre les galets de l'ambre jaune provenant des forêts du Nord de l'Europe, il y a des millions d'années.

La clôture de la famille Ambrose se balançait encore entre deux piquets. Un coup de pied aurait suffi à tout flanquer en bas. Quelque part sur la falaise, un chien enrôlé donnait de la voix sans s'arrêter.

J'étais arrivé au bout de la digue, là où la ligne des collines de Kings Ness s'abaissait, cédant la place un paysage labyrinthique de lagunes et de roseaux ondulants où seuls s'aventuraient les ouvriers qui devaient les couper, ainsi que quelques cerfs aboyeurs qu'on avait importés de Chine. Je

rentraï à Alburgh par les collines. Il y a longtemps, quelqu'un avait planté un piquet surmonté d'une pancarte. BORD DE FALAISE INSTABLE. DANGER D'ÉBOULIS. Sur la falaise, je ressentis l'immensité du ciel et des eaux ; en cet endroit, le monde s'effritait pour disparaître dans les flots. Un peu plus haut, la caravane de Terry Mud était encore là, à dix mètres du bord. Habitable, si du moins on supportait les rideaux de velours rose cochon, les fauteuils à grosses fleurs, les murs recouverts de frisettes et les plantes épiphytes à l'agonie dans un coin de la fenêtre. On pourrait faire subir à tout ça une plastination, comme le requin de Damien Hirst, histoire d'offrir cette capsule à remonter le temps aux générations futures : collées aux fenêtres, elles plongeraient leur regard dans les années soixante-dix du XX^e siècle. D'un seul coup d'œil, elles embrasseraient le style et l'état d'esprit de ces années-là et ressortiraient de l'expérience heureuses et soulagées qu'elles fassent pour de bon partie du passé.

Je longeai la maison des Ambrose. Une femme en peignoir turquoise appelait son chien par-dessus la haie.

“Ruffles ! Ruf-fles !”

Derrière elle, dans l'embrasement de la porte se tenait une fille toute nue. Son visage présentait tous les traits du syndrome de Down. Là, toute blanche, grelottante, elle me suivait de ses yeux mornes. Elle avait un mont de Vénus prononcé. Je ne reconnus pas la femme en peignoir, ce ne pouvait être Emma Ambrose. Elle m'adressa un salut distant, embarrassé.

J'obliquai vers la maison de Warren et Catherine et suivis le chemin plein d'ornières par lequel j'étais arrivé hier soir. Il y avait des tas de lapins écrasés. En fait, la route avait pour revêtement une vieille

couverture en peau de lapin écrabouillé. Au loin retentit un coup de fusil. Un coq faisan se réfugia dans les buissons en piaillant.

Dans le champ, on reconnaissait les lapins malades à leur inertie. Ils avaient les yeux gonflés, des bosses partout ; ils devenaient aveugles et mouraient lentement, dans des douleurs atroces. Une hermine qui avançait en ondulant sur le côté de la route plongea sous le couvert des fougères brunes et des ronces quand elle me vit.

Les champs désolés, des corbeaux picorant entre les maïs ramollis. Parmi les collines à l'ouest, çà et là, un vieux clocher carré dépassait des chênaies. Le corbeau, les clochers, et même la mort qui frappait les lapins à mes pieds – ici, le Moyen Age n'avait jamais fini.

Catherine étendait le linge derrière la maison, je la vis par la fenêtre de la cuisine. Des vêtements noirs battaient dans le vent qui venait de la mer. Je l'ai rejointe en passant par la salle à manger. Elle était en train de prendre une pince à linge entre ses lèvres pour accrocher une chaussette. D'un geste de la main, elle chassa des mèches de cheveux de son visage.

“Il y a quelques semaines encore, j'ai lavé et repassé sa jolie chemise pour l'enterrement de Mme Hendricks.”

Le froid me gagnait à travers mes chaussettes. Avec Warren, Catherine venait de perdre son grand amour. Je connaissais l'histoire de leur rencontre, Warren me l'avait racontée, c'était très romantique. Mon cœur se serrait rien qu'à y penser. Nous rentrâmes, Catherine dit qu'elle avait besoin d'une piqûre. Elle ouvrit le tiroir et en sortit tout l'arsenal contre les dérèglements de la glycémie.